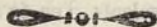


# LES MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA MÈRE DU DÉSERTEUR, traduit par A. COLINCAMP (suite et fin). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — LE CHANTEUR DES GRÈVES, par ÉMILIANE DU MÉRAC (1<sup>re</sup> partie). — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il y a un peu de langueur dans les ateliers en ce moment, les modes d'été sont fixées, et il se passera encore quelques semaines avant qu'on s'occupe de celles de l'automne; les grandes maisons ne restent pas inactives, parce qu'elles sont sans cesse occupées par les commandes pour l'étranger, qui ne les laisse jamais chômer. En ce moment, on peut voir chez madame Leclère-Collot une robe qu'elle vient de terminer pour Sa Majesté l'impératrice du Brésil, qui est un vrai chef-d'œuvre de travail et de bon goût. La robe est en moire antique blanche, à demi-queue, et ouverte devant; elle est brodée en soie ronde et en chenille fine; une guirlande très-haute est posée sur la jupe et vient remonter devant sur chaque côté. La guirlande est d'un goût exquis formée de fleurs et de feuillages, qui semblent avoir été enlacés par la main d'une fée, tant ils ont de grâce et d'harmonie; la broderie est en ronde bosse, formant une saillie sur l'étoffe très-favorable à l'effet général. Cette magnifique ornementation se complète par une bordure où des perles fines et de la chenille blanche forment les rinceaux les plus merveilleux. Le corsage, décolleté, à pointe et à berthe, est orné comme la jupe de broderies et de perles; une magnifique dentelle d'Alençon termine la berthe, garnit les manches et est posée en volants sur la jupe de des-

sous, qui fait tablier par devant. L'effet général est admirable, c'est bien là une vraie robe d'impératrice; tout y est: le luxe suprême qui convient à une souveraine, et l'élégance choisie qui sied aux grâces de la femme. Ce bel ouvrage fait le plus grand honneur à madame Leclère-Collot, dont la maison est non-seulement bien connue à Paris, mais citée dans le monde entier pour la perfection de ses broderies en soie et le bon goût de ses confections en tous genres. Les robes d'impératrice ne peuvent être une spécialité, elles sont la constatation des talents d'une grande maison; aussi madame Leclère-Collot n'a-t-elle pas borné ses inventions aux envois qu'elle fait en ce moment aux cours du Brésil et d'Espagne, elle a imaginé de charmants modèles de talmas et de twines pour les simples mortelles qui se préparent à partir pour les bains de mer ou les eaux; ses étoffes fabriquées exprès pour cet usage ont une légèreté et une souplesse qui ne les empêchent pas d'être très-chaudes. Les plus jolis talmas sont d'une nuance foncée comme gros bleu, marron ou gris de fer, et bordés d'une bande écossaise; des quilles pareilles à la bordure partent des épaules, et un capuchon pointu à gros glands est bordé de la même manière. L'écossais de la bordure est fait d'une sorte de peluche de soie à poils longs, faite également exprès. Les twines à manches larges en velours bouclé gris noisette, ou vert feuille de saule, ornées de broderies de soie noire, sont d'une grande élégance, et sont fort recherchées des femmes qui peuvent se permettre certaines fantaisies un peu coûteuses.

Une chose absolument laide a eu jusqu'ici sa place dans la garde-robe d'été des femmes les plus coquettes, nous voulons parler de l'affreux bonnet de taffetas ciré dont on s'embéguine aux bains de mer; avec un pareil cadre, bien peu de visages peuvent paraître passables, et l'inconvénient n'est pas mince pour un ajustement qui n'est pas destiné aux mystères du cabinet de toilette, mais bien à voir le jour, le soleil, et à affronter les regards des hommes, qui ont les yeux tout aussi bons sur une plage que dans un salon. Madame Pauline Royer vient de remédier avec beaucoup de bonheur à cet ennui subi si patiemment par les baigneuses depuis tant d'années; elle fabrique de charmantes résilles de lacet de laine ayant la forme d'un bonnet,



qui, doublées de fils de caoutchouc, emboîtent exactement la tête et maintiennent les cheveux; une sorte de frisure en lacets très-ingénieusement disposée accompagne le visage : c'est une coiffure complète et qui sied réellement fort bien à tout le monde; chaque femme n'a qu'à choisir la nuance de lacet qui convient le mieux à son teint, pour être aussi charmante dans l'eau que dans son salon. Pour les personnes qui tiennent à ne pas mouiller leurs cheveux, madame Pauline Royer double ses résilles de taffetas gommé; mais on ne le voit qu'à peine, tant il est bien dissimulé sous les entre-croisements multipliés du lacet. Pour les enfants, elle fait des filets de fil d'après le même procédé que ses résilles qui les coiffent à ravir, et ont sur les filets de soie le très-grand avantage de se laver parfaitement; elle y ajoute de petites houppes de soie et des nœuds de ruban qui les rendent charmants, et qu'on enlève à volonté lorsque l'enfant n'est pas habillé ou que l'on veut blanchir son filet. Il n'y a pas une voyageuse qui ne mette en ce moment ces commodités et gracieuses coiffures dans le coin d'une de ses caisses, et de cette façon l'ingénieuse invention de madame Pauline Royer va se faire connaître dans tous les centres où le monde élégant se réunit pendant la saison d'été.

Il faut cependant s'occuper aussi des quelques éventualités de toilette qui surgissent dans les excursions champêtres. Les déshabillés de piqué sont toujours très-bien portés à la campagne; M. Lavigne, l'excellent tailleur pour dames, en joint toujours quelques-uns à ces costumes de cheval qu'il envoie maintenant dans la plupart des châteaux de France; ses casaques longues ont une grâce qui tient sans doute à la précision avec laquelle chaque vêtement est taillé, — on devrait dire moulé, — sur la personne qui doit le porter; ses amazones de toile anglaise écrue, bordées de blanc, sont ce que l'on peut voir de plus frais et de plus élégant pour habit de cheval d'été. Cette toile a un soutien excellent, et est encore moins chaude que le piqué. M. Lavigne a peine à suffire aux demandes qu'on lui en fait depuis quelque temps, et fait cependant des merveilles de rapidité. Il a des ateliers montés de façon à livrer une amazone en deux jours, ce qui est bien rare. Ajoutons que ses salons sont parfaitement installés, et que les femmes qui y président aux essais de costumes s'entendent très-bien à tout ce qui concerne la toilette de cheval.

La part faite aux bains et aux plaisirs équestres, il faut s'adresser à la maison Fauvet pour avoir quelques-unes de ces jolies toilettes avec lesquelles on se promène et l'on dîne; elle fait en ce moment des robes de nankin brodées en blanc, des robes de foulard écarlate brodées en soie rouge ou verte, qui ont une extrême distinction. Ce sont absolument des robes de campagne, et c'est ce qui leur donne un cachet précieux aux femmes élégantes. Les basques persévèrent pour ce genre de robes : on les brode comme la robe sur laquelle cou-

rent des montants de feuillage ou même des volants, si au lieu de la broder on se contente de la festonner en soie de couleur, la manche, largement ouverte, est ornée d'une broderie en long qui part de l'épaule et fait guirlande vers le bas. La maison Fauvet fait encore des robes de barégrenadine tout ornées de velours noirs qui sont très-jolies : elles sont sans basque; on y ajoute un petit fichu pareil à la robe, garni de velours, et la ceinture, faite d'un ruban de soie de trente centimètres de large, est également bordée de velours; quant aux robes de mousseline, on les fait décolletées afin de les pouvoir porter avec un canezou, et on fait un petit fichu pareil qui est montant ou décolleté, mais permet de se passer de tout autre; la maison Fauvet varie de plusieurs manières la forme et l'ornement de ces petits fichus : les ruches, les effilés mousses, les guipures y concourent également, et font un très-joli effet. Pour toilette de soir, elle fait des robes de mousseline imprimée d'un joli dessin sur couleur claire; la jupe est couverte de volants pareils qui alternent avec des volants de guipure très-claire ou de belle valenciennes; le corsage sans basque a un petit canezou pareil à la robe garni de deux volants, l'un de mousseline, l'autre de dentelle; les manches sont garnies de même. Rien de léger, de gracieux comme ce mélange de dentelle et de mousseline. La première robe faite sur ce modèle a été envoyée à la princesse Kra..., en ce moment à Bade. La maison Fauvet a déjà reçu dix ou douze commandes pour des robes du même genre : cela est assurément charmant, mais il faut réserver ses applaudissements pour ses délicieuses casaques polonaises, qui seront certainement la nouveauté la plus appréciée de cet été. Qu'on se figure une casaque longue en taffetas blanc garnie d'une ruche découpée très-touffue, puis, au lieu d'être montante, cette casaque est coupée carrément autour du cou et des épaules, et laisse voir le peau ou une guimpe de dentelle. La jeune duchesse de Lam... l'a fait faire bordée de sept rangs de petits velours noirs au bas, aux manches et autour de la poitrine; c'était d'une originalité adorable. Sa sœur la portait le même jour en bleu de ciel brodée en soie blanche. L'avantage de ces casaques, c'est d'être commodées en restant fort habillé, de permettre dans les réunions des châteaux de se promener au frais sans s'envelopper dans un châle disgracieux, et de paraître ensuite à table ou au salon décolletée sans avoir eu l'ennui de faire une autre toilette.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de mousseline avec volants bordés d'un second volant à tête, l'étoffe posée en tra-



vers. Mantelet de mousseline brodée doublé de crêpe lisse gris, avec capuchon pareil bordé de ruches à la vieille. Chapeau de tulle blanc orné de roses des Antilles. Ombrelle marquise de moire garnie de dentelle. Gants de chevreau. Bottines de satin grec noir.

*Seconde toilette.* — Robe de mousseline lilas à cinq volants à disposition; corsage sans basque à large ceinture de soie pareille à la robe; le corsage à fronces, légèrement ouvert, orné par devant d'un petit jabot faisant col autour du cou, en étoffe pareille à la robe; manches de dessous bouillonnées comme la robe. Bonnet de malines orné de rubans lilas.

#### Détails du dessin supplémentaire.

N° 1. Peignoir de mousseline brodée à volants retenus par devant par des nœuds de ruban large; le tablier du peignoir formé d'entre-deux de valenciennes et de dentelle alternant. Casaque à basque, ouverte devant, laissant voir une guimpe brodée; nœuds aux manches et devant.

N° 2. Bonnet de mousseline bouillonnée avec des velours noirs entre les bouillons, touffes de fleurs sans feuilles près du visage, larges brides de ruban garni d'une petite dentelle.

N° 3. Coiffure de dentelle avec résille de chenille formant couronne, et bavolet de dentelle et d'entre-deux; gros nœud de ruban sur le côté, pas de brides.

Tous ces modèles sont de chez madame Payan.

## LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

(SUITE ET FIN.)

Juste au moment où cette idée lui traversait l'esprit, il entendit une voix de femme crier sur un ton sauvage et strident : « Michel Tyrie ! Michel Tyrie ! » Il regarda autour de lui avec étonnement, mais non sans quelque crainte. Il crut un instant que c'était le génie maléfisant dont il avait nié l'existence, qui venait se montrer à lui pour le punir de son incrédulité. Cette crainte ne dura qu'un instant et ne l'empêcha point de répondre d'une voix ferme : « Qui m'appelle ? Où êtes-vous ? — Une malheureuse qui voyage dans la misère, entre la vie et la mort, » répondit la voix. Alors son interlocutrice, une femme de haute taille, sortit des fragments de rochers qui la dérobaient à la vue.

Tandis qu'elle se rapprochait de lui, son manteau de tartan, où dominait le rouge, sa taille, les grands pas qu'elle faisait, ses traits ridés et les yeux sauva-

ges qu'on entrevoyait sous sa coiffe, tout cet ensemble aurait assez bien représenté l'esprit qui avait donné son nom à la vallée. Mais le révérend Tyrie reconnut aussitôt la femme de l'Arbre, la veuve de Mac Tavish Mhor, la mère sans enfant de Hamish Bean. Je n'assurerais pas que le ministre n'eût pas préféré la rencontre de Cloght-Dearg lui-même à la présence inattendue d'Elspat, en se représentant son crime et sa misère. Instinctivement il retint son cheval par la bride et s'arrêta en essayant de rassembler ses idées, tandis que quelques pas amenaient Elspat devant son cheval.

« Michel Tyrie, dit-elle, les folles du clachan (4) t'adorent comme un dieu, sois-en un pour moi et dis-moi que mon fils est vivant; dis cela, et moi aussi je serai de ta religion, je m'agenouillerai le septième jour dans ton temple, et ton Dieu sera mon Dieu.

— Malheureuse femme, répondit le pasteur, l'homme ne fait point de pacte avec son Auteur comme il peut en faire avec des créatures de boue semblables à lui. Crois-tu donc qu'il y ait à marchander avec celui qui créa la terre, qui étendit les cieux dans l'espace ? Crois-tu que tu aies à lui offrir quelque hommage ou quelque dévotion qui puisse être agréable à ses yeux ? Il a demandé l'obéissance et non le sacrifice; il nous ordonne la patience en face des épreuves qui nous affligent, et non pas ces vains cadeaux que l'homme offre à son frère inconstant, et fait de boue comme lui, et avec lesquels il le détourne de ses desseins.

— Silence, prêtre ! répondit cette femme désespérée, ne me récite pas les paroles de ton livre blanc. Les parents d'Elspat étaient de ceux qui se signaient et s'agenouillaient quand retentissait la cloche sainte. Elle sait bien qu'il y a devant les autels des expiations possibles pour les œuvres sanglantes du champ de bataille. Elspat eut jadis des troupeaux et du bétail; elle avait des chèvres sur la montagne, des moutons dans la vallée. Elle portait de l'or autour de son cou et de ses cheveux, et des colliers aussi gros que ceux des anciens héros. Tout cela elle l'eût cédé au prêtre, oui, tout cela; et eût-il désiré les ornements de quelque noble dame, ou le sporran d'un chef aussi puissant que Mac Allan Mhor lui-même, Mac Tavish Mhor le lui aurait donné pour tenir une promesse faite par Elspat. Maintenant Elspat est pauvre et n'a rien à donner; mais l'abbé noir d'Inchaffray lui aurait donné l'ordre de frapper ses épaules de verges, d'ensanglanter ses pieds en faisant un pèlerinage, puis il lui eût accordé son pardon en voyant le sang qu'elle aurait perdu et les meurtrissures des coups qu'elle se serait donnés. Ah ! voilà les prêtres qui avaient vraiment pouvoir sur les plus puissants. Ils faisaient trembler les grands de la terre d'un signe de leur bouche; ce signe, c'était la sentence du saint livre, c'était la lueur de leur torche, c'était le son de leur cloche sacrée. Les puissants s'humiliaient devant leur volonté; ils déliaient, à la parole

(4) Village.



du prêtre, ceux qu'ils avaient enchaînés dans un moment de colère, ils renvoyaient en liberté et sans leur faire de mal ceux qu'ils avaient condamnés à mourir, eussent-ils été dès longtemps altérés de leur sang. C'était là une puissante race, et ils pouvaient bien demander aux pauvres de s'agenouiller, puisque leur pouvoir pouvait abaisser les superbes; mais vous, contre qui êtes-vous forts, si ce n'est contre des femmes qui ont perdu la raison, ou contre les hommes qui n'ont jamais porté l'épée? Les prêtres d'autrefois étaient comme le torrent d'hiver qui tombe dans le creux de ce vallon, et qui fait s'entre-choquer ces quartiers de roc l'un contre l'autre aussi aisément que l'enfant pousse la balle qu'il fait sauter devant lui; mais vous, vous ressemblez à un ruisseau séché par les feux de l'été : un jonc suffit pour le détourner, un buisson de glaïeuls pour l'arrêter. Malheur sur vous, car il n'y a pas d'assistance à trouver en vous!

Le ministre n'eut pas de peine à deviner qu'Elspat avait quitté la croyance catholique romaine sans en adopter une autre; il vit bien qu'il lui restait une vague et confuse idée de la manière dont on s'arrange avec les prêtres de ce culte, au moyen de la confession, des aumônes et de la pénitence. Encore sous l'influence de leur immense pouvoir, dans sa pensée, ces prêtres auraient pu, s'ils lui eussent été favorables, sauver les jours de son fils. Prenant sa position en pitié, voyant d'un œil indulgent ses erreurs et son ignorance, il lui répondit avec douceur :

« Hélas, pauvre femme! je souhaite que Dieu vous apprenne aussi aisément où vous devez trouver et chercher des consolations, que je puis vous assurer d'un mot que les prêtres romains, fussent-ils encore dans la plénitude de leur pouvoir, ne pourraient, ni en échange de votre argent ni après votre pénitence, apporter à votre misère le moindre soulagement, le moindre allègement. Elspat Mac Tavish, j'ai bien de la peine à vous dire les nouvelles que j'ai pour vous.

— Je les sais sans que vous me les disiez, dit la malheureuse femme. Mon fils est condamné à mort.

— Elspat, reprit le prêtre, il a été condamné et la sentence est exécutée. »

La pauvre mère leva les yeux au ciel et poussa un cri qui ressemblait si peu à celui d'un être humain, que l'aigle qui volait au milieu des airs lui répondit comme il aurait fait à l'appel de sa compagne.

« C'est impossible, s'écria-t-elle, c'est impossible! Des hommes ne condamnent pas et ne tuent pas le même jour. Tu me trompes. Le peuple t'appelle saint : as-tu bien le cœur de dire à une mère qu'elle a égorgé son fils unique? »

— Dieu le sait, dit le prêtre, tandis que des pleurs tombaient de ses yeux, si cela eût dépendu de moi, j'aurais été bien heureux de vous apporter de meilleures nouvelles; mais celles que je vous apporte sont aussi certaines qu'elles sont fatales : de mes propres oreilles, j'ai entendu le coup qui l'a tué; de mes pro-

pres yeux, j'ai vu la mort de ton fils, les funérailles de ton fils. Ma bouche rend témoignage de ce que mes oreilles ont entendu, de ce que mes yeux ont vu. »

La malheureuse femme serra ses mains crispées l'une contre l'autre, les leva au ciel, semblable à une sibylle qui annonce la guerre et la désolation, tandis que dans son impuissante et redoutable colère, elle vomissait un torrent d'imprécations effroyables.

« Vil paysan saxon, s'écria-t-elle; lâche et hypocrite charlatan! Puissent les yeux qui ont vu froidement la mort de mon fils aux blonds cheveux, puissent-ils fondre dans leurs orbites à force de larmes! puissent-ils pleurer tes plus proches parents et tes plus chers amis! Puissent les oreilles qui ont entendu sonner son glas funèbre être fermées à tout autre son qu'au cri du corbeau et au sifflement du serpent! Puisse la langue qui m'annonce la mort de mon fils et mon crime se sécher dans ta bouche! Ou plutôt, quand tu prieras avec ton peuple, puisse l'esprit du mal le guider et lui inspirer des paroles qui maudissent au lieu des paroles qui bénissent, jusqu'à ce que tous fuient ta présence avec terreur, jusqu'à ce que le tonnerre du ciel tombe sur ta tête et ferme pour jamais cette voix maudissante et maudite! Pars, avec toutes mes malédictions! Elspat désormais n'adressera jamais tant de paroles à un être vivant. »

Elle fut fidèle à sa promesse. A partir de ce jour, le monde devint pour elle un désert où elle resta sans regarder ce qu'elle voyait, sans s'en occuper, sans s'y intéresser, absorbée dans sa propre douleur, indifférente à toute chose.

Sur sa manière de vivre, ou plutôt d'exister, le lecteur en sait déjà autant que je puis lui en apprendre; de sa mort, je ne puis rien dire positivement. On pense qu'elle mourut quelques années après qu'elle eut ainsi attiré l'attention de mon excellente amie, mistress Bethune Baliol. La bienveillance de lady Baliol ne s'était jamais bornée à verser des larmes inutiles quand il y avait moyen de faire une charité réelle; elle essaya donc à différentes reprises de soulager la position de la misérable Elspat. Le résultat de tous ses efforts fut seulement de lui assurer des moyens d'existence moins précaires, et encore, quoique en général les êtres les plus délaissés s'intéressent à ces détails, Elspat resta de la plus complète indifférence à ce sujet. Plusieurs fois on essaya de placer quelqu'un dans sa hutte pour prendre soin d'elle, mais jamais on n'y réussit, qu'il faille s'en prendre au ressentiment qu'elle faisait éclater contre ceux qui voulaient pénétrer dans sa solitude, ou à la timidité des gens qui furent choisis pour demeurer avec la terrible femme de l'Arbre. A la fin, quand Elspat devint complètement incapable (au moins en apparence) de se remuer sur le misérable siège qui lui servait de couche, le successeur de M. Trye, dans son humanité, envoya deux femmes qui devaient prendre soin de ses derniers moments. On croyait qu'elle n'en était pas éloignée, et on voulait



empêcher, si cela était possible, qu'elle ne mourût faute d'assistance ou de nourriture, avant qu'elle tombât sous les coups de l'âge ou d'une maladie mortelle. Ce fut par un soir de novembre que les deux femmes préposées à ce triste soin arrivèrent dans la misérable chaumière que nous avons déjà décrite. La malheureuse qui y demeurait gisait étendue sur son grabat, et aurait paru presque déjà un corps privé de vie, si ce n'est que ses yeux noirs et ardents roulaient dans leur orbite d'une façon terrible, et semblaient regarder avec autant de surprise que d'indignation les mouvements de ces étrangères; on eût dit qu'elle voyait en elles des personnes dont la présence était pour elle à la fois inattendue et désagréable. Elles s'effrayèrent de ce regard; mais rassurées par la présence l'une de l'autre, elles firent du feu, allumèrent une chandelle, préparèrent de la nourriture, et prirent divers arrangements ayant trait à l'accomplissement de leurs devoirs.

Les deux gardes étaient convenues de veiller tour à tour près du lit de la malade; mais, vers minuit, la fatigue l'emporta. Toutes deux avaient beaucoup marché dans la matinée; chacune, de son côté, s'endormit d'un profond sommeil. Quand elles s'éveillèrent, au bout de quelques heures, la hutte était vide et la malade partie. Elles se levèrent avec terreur, allèrent à la porte de la cabane. Elle était fermée comme la veille au soir. Elles regardèrent au milieu des ténèbres, appelèrent leur malade par son nom. Le corbeau de nuit poussa un cri sur la cime de son vieux chêne, le renard hurla sur la colline, la chute d'eau retentit et leur fit un écho prolongé, mais il n'y eut pas de voix humaine qui répondit. Les deux femmes effrayées n'osèrent pas pousser plus loin leurs recherches; elles attendirent le jour. La soudaine disparition d'un être aussi faible que l'était alors Elspat, et aussi les sauvages détails de sa vie, les intimidaient au point qu'elles n'osèrent sortir de la hutte. Elles restèrent donc dans une terreur mortelle; tantôt elles croyaient entendre sa voix en dehors, tantôt elles s'imaginaient que des sons étranges se mêlaient aux tristes soupirs de la brise des nuits et au murmure de la chute d'eau. Quelquefois aussi le loquet de la porte remuait comme si une main faible et débile eût en vain essayé de le lever: à chaque instant elles croyaient qu'elles allaient voir entrer leur terrible malade, animée d'une force surnaturelle, en compagnie peut-être de quelque être encore plus redoutable qu'elle-même. A la fin le jour parut. Elles fouillèrent les buissons, les rochers et les halliers: ce fut en vain. On ne retrouva Elspat Mac Tavish ni morte ni vive; et il ne fut même pas possible de retrouver la moindre circonstance qui indiquât ce qu'elle était devenue.

Dans le voisinage on expliqua de différentes façons la cause de sa disparition. Les gens crédules pensèrent que le mauvais esprit, sous l'influence duquel elle semblait avoir vécu, avait emporté son corps et son âme; et il y a encore plus d'un peureux qui refuse, à

certaines heures, de passer près du chêne, sous lequel, assurent-ils, on peut encore la voir assise selon sa coutume. D'autres, ce sont les moins superstitieux, ont supposé que, s'il eût été possible de fouiller le gouffre du Corri-Dhu, les profondeurs du lac, ou les cavités de la rivière, on aurait bien pu découvrir les restes d'Elspat Mac Tavish: selon eux, il est tout naturel, si l'on considère l'état de son corps et de son esprit, de croire qu'elle est tombée par accident ou qu'elle s'est précipitée elle-même exprès dans l'un ou l'autre de ces lieux où elle devait trouver une mort certaine. Le ministre, de son côté, avait son opinion à lui. Il pensait que, dans son impatience de voir les gardes placées près d'elle, l'instinct de cette malheureuse femme l'avait poussée, comme il y pousse parfois certains animaux domestiques, à se soustraire aux yeux de ses semblables; selon lui, son agonie aurait bien pu avoir lieu dans quelque grotte mystérieuse, où, selon toute probabilité, ses restes mortels ne frapperaient jamais les regards d'une créature humaine. Cette sorte de sentiment instinctif lui semblait s'accorder assez avec tous ceux qui avaient dirigé la vie de cette malheureuse, et il pensait, non sans raison, que ce même sentiment avait bien pu l'influencer encore quand elle s'était vue au terme de ses jours.

*Traduit par A. COLINCAMP.*

*(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)*

## LE CHANTEUR DES GRÈVES.

Les vents se taisent, calmes sont les ombres  
du soir, aucun zéphyr ne soupire dans le bocage,  
et moi je reviens visiter le tombeau de Marguerite  
et jeter des fleurs sur la cendre que j'aime.

LORD BYRON.

L'Océan dans ses sublimes caprices, a creusé des baies, élevé des falaises, jeté des rochers; mais nulle part peut-être, sa fantaisie de géant n'a formé un plus harmonieux aspect que celui d'une petite crique bien ignorée, bien perdue à quatre lieues de Lorient. Les ondes la caressent amoureusement, et paraissent trouver un attrait à secouer leurs franges d'écume blanche autour de ses plages. J'habitais dans le voisinage, et je m'échappais souvent du logis pour venir contempler cette nature sauvage dans sa grâce.

Une année avant l'événement que je vais retracer, j'entrepris une promenade le long du rivage. Le soleil sortait des flots, et les vagues argentées se jouaient à l'horizon sur un fond de pourpre et d'or. Une trentaine de barques, voiles déployées, voguaient de compagnie



comme un convoi de cygnes. J'assistais au départ des pêcheurs d'huitres; rien n'est plus poétiquement joyeux que ces petites caravanes maritimes!

Une barque n'avait pas suivi les autres; encore amarrée, elle se prêtait nonchalamment au caprice de l'onde; était-ce pressentiment? Son air abandonné attira toute ma sollicitude. Comme je dirigeais déjà mes pas vers l'objet de mon attention, songeant à faire une petite excursion en mer, je fus tout à coup saisi d'un ravissement qui paralysa mes mouvements, et ne me laissa que la faculté d'écouter.

Une voix avait vibré dans l'air, et quelle voix! Elle sortait du bateau, naïve, enchanteresse, courait légère effleurant l'écume des flots, s'élevait puissante à la cime des nuées, parcourait l'espace pour redescendre ensuite au plus profond de l'abîme, cela sans effort. L'âme peut tout quand Dieu l'a bénie!

J'admirais ce chant, comme celui de la fauvette, sans m'en étonner davantage. O vous qui géissez de ne posséder aucun art consolez-vous si vous avez le sentiment; il attirera infailliblement vos regards sur le plus beau tableau; il arrêtera vos pas devant la plus énergique sculpture; éveillera votre sympathie aux plus harmonieuses strophes d'un poème; provoquera votre enthousiasme aux plus sublimes élans de l'éloquence! Consolez-vous, la méthode de la fauvette est toujours ouverte devant ses yeux: elle s'inspire de la fraîcheur du feuillage, du délire de l'amour, des joies infinies de la liberté! L'enfant des grèves s'abandonnait aux impressions profondes ou radieuses que la mer ou les cieux reflétaient sur son ardente imagination; pour lui, comme pour l'oiseau, l'amour n'était-il pas le divin inspirateur? La ballade qu'il disait semblait une peinture ingénue de ses tourments.

Le chant cessa, et je l'écoutais encore dans mon souvenir, se mêlant au bruissement des eaux, accompagnement incertain et suave, comme la pensée qu'exhalait cette voix! Quand la barque soulevée mollement par une lame paresseuse me permit de découvrir celui qu'elle portait, un visage charmant m'apparut. Le disque luisant que formait le petit chapeau du matelot devint à mes yeux l'auréole du génie de la mélodie!

C'était lui, c'était là le chanteur! Si ses traits étaient légèrement efféminés, si sa chemise ouverte, avec deux ancrs brodés aux pointes du collet, découvrait une poitrine blanche comme celle d'une jeune fille, le courage du moins se devinait sous cette enfantine apparence, l'intrépidité se lisait à première vue dans la courbe hardie de ses sourcils noirs.

Son regard, alors d'une suave mélancolie, changea tout à coup d'expression à l'approche d'un étranger, et trahit un sentiment de honte presque sauvage! Je reconnus les pudiques alarmes d'un premier amour qui voudrait se voiler dans le secret des nuits, et se laisse surprendre par le soin même qu'il apporte à se cacher! Après avoir écouté une simple ballade, je venais de comprendre une histoire.



Voyant le jeune homme saisir la corde qui retenait son bateau, et jugeant qu'il méditait de s'éloigner du rivage, j'usai d'une ruse banale, habituelle aux curieux désœuvrés; il me fallait entendre sa parole, savoir sa vie. Afin d'entamer l'entretien, je lui demandai de m'indiquer ma route; l'enfant, sans deviner l'intérêt qu'il m'inspirait déjà, crut que le pays m'était inconnu, sauta de sa barque et m'offrit de me conduire lui-même.

Nous marchions depuis longtemps en silence. Soit respect pour un homme d'une classe plus élevée que la sienne, soit fierté personnelle, mon jeune guide se montrait d'une extrême réserve, ne répondant qu'aux questions indifférentes que je lui adressais: à une réflexion sur la chaleur naissante du jour, sur la longueur du chemin; il consentait à me dire si la marée était abondante en cette saison, mais ne me permettait pas de toucher aux secrets de son âme ni même aux habitudes de son existence! Feignant de ne pas m'avoir entendu, il savait à propos me faire admirer un point de vue. Reprendre l'entretien eût été risquer de lui paraître indiscret, je laissai au hasard le soin de m'éclairer.

Le sentier que nous suivions devenu plus étroit, le matelot fut contraint de passer devant moi. En le considérant, je m'étonnais de l'attitude accablée de sa tête et de l'aspect brisé de tout son être! Sa démarche était étrangement fatiguée. Qui pouvait ainsi l'affaiblir sur lui-même lorsqu'il était dans la fleur matinale de la vie? Ses membres étaient énergiquement taillés, ses muscles vigoureux, pourquoi tant d'abattement? Ah! n'avait-il pas vécu toute une nuit de regrets!... En passant devant la fenêtre fermée d'une petite auberge, son regard ne venait-il pas de traverser la vitre avec une expression déchirante et passionnée!

— Entrons ici, lui dis-je; le temps est chaud, et je serais bien aise de me procurer quelques rafraîchissements.

Le chanteur des grèves m'obéit avec une émotion qui ne put m'échapper. A peine arrivés dans la salle de cette pauvre maison, mon compagnon me quitta, et retrouvant son agilité, s'élance dans une chambre voisine, dont il referme si vivement la porte que je ne puis distinguer que très-vaguement deux têtes de femme.

A la vue du matelot, un cri avait été jeté, et ce cri s'était échappé du cœur; il avait la fraîcheur d'un jeune sentiment, la tristesse d'un premier sanglot!...

Je restai en proie à toutes les conjectures qu'il plut à mon esprit de me fournir. Un drame se trouvait à ma portée, je résolus d'en suivre le développement, et de secourir l'infortune si mon zèle pouvait la servir, car il serait cruel d'étudier les souffrances humaines sans chercher le baume qui doit les soulager.







## LES MODES PARISIENNES.

Robes de la Maison Delisle. Mantelet et bonnet de M<sup>me</sup> Colas. Chapeau des Dames.  
Noël. Corsets de M<sup>me</sup> Vigou. Chaussures de M<sup>me</sup> Vigou. Gants et Parfums de Faguer.







Une femme dans la fleur de sa seconde jeunesse occupait carrément le rustique comptoir de la pièce plus large que haute où je me trouvais. Les restes d'une beauté toute matérielle faisaient de l'hôtesse une enseignante assez avenante lorsqu'elle se tenait au seuil de sa porte pour attirer les vieux marins, toujours faciles à gagner par cette double perspective de caresser la dive bouteille et d'adresser un propos grivois à celle qui l'offre.

C'était une maîtresse femme que la veuve Kergareck ! Brune de cheveux, acariâtre de caractère, bavarde de profession ; circonstance dont je fis mon profit, ainsi que l'on verra.

Ayant détaillé sans doute avec quelque exagération la carte du repas qu'elle espérait me servir, et voyant que je lui parlais sans hauteur, la brave ménagère hasarda des questions, me demanda si j'étais étranger ou si j'habitais quelque château des environs ? J'apportai beaucoup de complaisance dans mes réponses, me réservant ainsi le droit de mettre une excessive indiscretion à mes demandes s'il y avait lieu. Quand elle apprit mon nom, ses empressements redoublèrent ; elle vénérât mon père par imitation, entendant son éloge sortir de toutes les bouches.

— Vous connaissez l'enfant qui m'a conduit ici ? lui dis-je.

— Maurice ! si je le connais ? reprit-elle. Qui n'a vu ce paresseux rôder dans nos campagnes, dormir le long des falaises, couché sur le flanc comme un esturgeon échoué, rêver creux dans son canot ou chanter aux étoiles ; pas un ne se chargerait d'expliquer une telle vie. Quant à moi, je le crois timbré, car s'il me fallait mener une semblable existence, je bâillerais autant que toutes les huitres d'Ostende (qui ne valent assurément pas celles que je vais avoir l'honneur de servir à monsieur).

— Un chagrin ronge le cœur de ce pauvre enfant, m'empressai-je de répondre, afin de remettre la conversation sur le sujet qui me préoccupait.

— Maurice le matelot est au contraire fort heureux, indépendant comme les mouches, libre comme l'oiseau dans l'air, ou plutôt comme le poisson dans l'eau, ajouta-t-elle avec une visible satisfaction de se trouver l'esprit aussi facétieux ; son père en mourant lui laissa une maisonnette, de beaux filets tout neufs, une barque et ses agrès ; s'il ne lui eût légué avec cela sa manie de faire abus de courage, de secourir son prochain sans s'inquiéter si ce prochain l'en récompensera, il ferait bien ses affaires ; mais c'est une rage chez les Anspack ! A quoi bon exposer tes pauvres jours sans profit ? comme je le dis à Maurice. Tu fais le métier d'un terre-neuve, mon garçon, Dieu et sa sainte Mère te gardent de périr aussi misérablement ! Mais le drôle ne se soucie guère du péril ; au lieu de m'écouter, il va s'asseoir devant ma fille Jeanne, qui est laborieuse et fait sa dentelle sans que ses doigts se reposent un instant ! Ce travail le divertit ou la vue de la Jeannette le réjouit

un brin, car il accomplirait volontiers ici son éternité tout entière ! Je soupçonne une amourette, mais sans m'en creuser l'esprit ; c'est si jeune ! L'enfant qui vient au monde n'est pas plus innocent ; ma Jeanne est sage comme une image de la Vierge dans un livre d'Heures ! Et puis l'absence va couper court à ces belles entrevues. Le matelot, d'après mon avis, se rend aujourd'hui même au port de Lorient, et part demain dès l'aube sur un bâtiment marchand qui fait voile pour Pondichéry ; le chagrin de la petite, — si elle en a, — ne saurait durer ; le travail le chassera promptement.

— Je ne connais pas votre fille, ses sentiments me sont donc étrangers ; j'ignore si son âme sera forte contre les dangers du souvenir, ou si son cœur restera insensible au regret ; mais le pauvre chanteur des grèves !

— Qui donc, Maurice ?

— Oui, Maurice ; que deviendra-t-il loin de ces rivages chéris, loin surtout de celle qui sait charmer ses tristesses ?

— Ah bien ! il les charmera seul avec ses chansons ! D'ailleurs il m'a bien fallu lui faire certaine promesse qui ne m'engage guère, mais je voulais lui donner le courage de partir.

— Que lui avez-vous donc promis ?

— Que s'il faisait fortune il deviendrait mon gendre à son retour, et qu'il tiendrait à ma place l'auberge du Loup marin. Pour toute réponse, savez-vous ce qu'il a fait ? Il m'a sauté au cou, l'imprudent !... Le premier accès de joie passé, il devint livide, leva les yeux au ciel ni plus ni moins que lorsqu'il prie le bon Dieu, et s'écria dans ses larmes :

« Non, je le sens, vous voulez que je fasse un adieu » au bonheur ! Cet adieu sera peut-être suivi d'un départ sans retour !.... Jeanne, Jeanne, une voix » cruelle me dit que tu ne seras jamais à moi !.... Ni » jamais à un autre, ajouta-t-il rapidement en me serrant le bras comme s'il eût voulu me le briser !.... » Mère, jurez-moi que pendant mon absence la lèvres » d'aucun homme n'effleurera la main qui m'est promise ; jurez-moi encore que si je péris votre fille » n'emportera pas dans la tombe d'autre nom que » celui de Jeanne Kergareck, d'autre souvenir que » celui de Maurice Anspack !... »

Allons, il ne lui manque plus que d'être jaloux comme un Espagnol, pensai-je, mon pauvre défunt ne l'était pas, et bien lui en prit ! Vous comprenez que je fis à l'enfant tous les serments qu'il exigea, mais promettre et tenir sont deux, le soleil l'a chauffé de trop près un instant ! Il m'est impossible de songer sérieusement à lui donner ma fille ; un aubergiste jaloux ! mais il serait sûr de se ruiner. Quand une femme est gentille... mon Dieu, nous savons toutes ce que c'est, fit l'hôtesse en baissant les yeux ; pratiques et voyageurs ne peuvent lui parler sans la lutiner de mille façons ; c'est à qui lui prendra la main, puis la taille ; à qui l'appellera ma jolie bourgeoise. Voyez-



vous un mari qui se ferait du mauvais sang pour ces misères? Vous représentez-vous le beau tapage qui en adviendrait? — Ah! oui, mon défunt s'était fait une raison sur ces bagatelles! La veuve soupira cette apologie d'un ton et d'un air si plaisamment convaincus, que je parvins difficilement à conserver mon sérieux.

— En voilà un brave! poursuivit-elle; il a fait ma fortune, car je n'avais rien quand il me prit pour épouse; vendant des coquillages aux passants et vivant dans l'eau, je cherchais la crevette... Eh bien, quoiqu'il fût décoré de la croix d'honneur, et plus encore d'une balafre qui lui traversait le visage, malgré qu'il fût le héros de maints combats livrés sur toutes les mers, il ne dédaigna pas d'offrir son nom à la mendiante des plages! Aussi, monsieur, quand je souffrais le badinage de la pratique, était-ce pour ne point rebuter le monde, mais mon front n'eut jamais à rougir sous le regard du maître; quand il me disait de sa rude voix :

« Femme, sommes-nous sage? respectons-nous les cheveux blancs de notre vieux camarade? »

Je le regardais bien en face, et tout était dit, il était tranquille.

La veuve du guerrier en était là de son récit quand le matelot reparut soudain. Le calme qu'il affectait alors ajoutait une gravité solennelle à sa physionomie; s'approchant de la vieille horloge, dont l'aiguille cheminait en silence, il jeta un regard presque égaré sur le cadran qui marquerait inflexiblement l'heure des adieux; dix minutes encore, et tout serait fini! ses pas l'éloigneraient des lieux où resterait son cœur! A ma vue il se souvint qu'il n'avait pas entièrement rempli ses engagements; avec une douceur navrante, il m'invita à continuer la route qui nous restait à parcourir, car il était pressé, ajoutait-il simplement. Sublime sacrifice! Et pour qui le faisait-il? Perdre ainsi pour un étranger des moments déchirants il est vrai, mais des moments qui allaient acquérir par l'absence la valeur de souvenirs éternels! Gaspiller pour un passant ces rapides instants où l'âme se recueille dans un dernier regard, avide d'emporter l'empreinte d'une image adorée!

Attendri, je refusai le service de mon jeune guide, alléguant que madame Kergareck m'avait si clairement indiqué la carte du pays que je ne pouvais m'égarer. Le chanteur des grèves, après m'avoir salué, se disposait à rentrer dans la chambre de sa promise, lorsqu'un enfant de douze à treize ans, jambes nues, vêtements en désordre, casquette avec la visière rejetée derrière la tête et traînant sur le col, se présenta dans l'auberge.

— Eh! Maurice! cria-t-il de toute la force de ses poumons en formant un porte-voix de ses mains à demi fermées sur sa bouche.

— Veux-tu bien te taire, mauvais drôle! exclama l'hôtesse faisant encore plus de tapage. Tenez, monsieur, c'est mon garnement de fils, la calamité de notre maison, la terreur des gens tranquilles et des petits

oiseaux, le chef des polissons du voisinage, qui l'ont surnommé le maraudeur! Il ne redoutait que feu son père; quant à moi, que je le gourmande, que je le batte, je n'en puis faire qu'un mauvais sujet.

— Mère, reprit l'enfant sans s'émouvoir, je viens avertir Maurice que Cartalut le mousse l'attend; il dit qu'il est l'heure de se rendre au port.

— Oh! ce n'est pas possible, murmura le pauvre amoureux...

Mais le fils de la veuve l'ayant assuré que l'horloge retardait, que les moments étaient comptés et les ordres précis, il fallait se résigner. L'enfant avait rempli sa mission avec l'insouciance gaieté de son âge, mais comme il aimait tendrement le matelot, celui-ci vit bien qu'il ne se jouait pas de ses tourments. Cédant à sa destinée et réunissant toutes les énergies de son âme, il dit :

« Allons, mère Kergareck, j'avais résolu de quitter » le rivage sans rentrer dans votre demeure; le hasard » m'y a ramené, mais je ne retourne plus là, car je » n'en sortirais pas vivant! » Il montrait la chambre où se trouvaient les jeunes filles. « Souvenez-vous de votre » promesse, soyez esclave de votre serment comme » je serai fidèle à ma parole, adieu!... »

Il se jeta dans les bras de la veuve, qui cette fois ne fit pas de façons pour l'y recevoir.

Maurice prit sur une chaise son chapeau ciré encore décoré d'une marguerite, frère gage d'amour. A cette vue, une poignante émotion faillit lui faire perdre courage, car tout est brisement à l'heure du départ, instant où le cœur agonise! Cette pauvre fleur se penchait, dolente et déjà fanée à demi. La beauté de la fiancée pâlirait-elle de même? L'exilé ne verrait-il au retour qu'une pâquerette desséchée?... Il s'arrêta un moment, accablé, indécis, chancelant dans sa douleur amère. Nous supportons vaillamment les grandes souffrances quand nous avons élevé notre âme à leur niveau, mais il est de ces surprises du cœur qui nous font succomber. Pourtant la conscience de Maurice était engagée, cette pensée releva son âme, il partit, mais il partit suivi du funèbre cortège des pressentiments.

ÉMILIANE DU MÉRAC.

(La suite au prochain numéro.)

## PETIT COURRIER.

\* \* L'empereur et l'impératrice se proposent de faire prochainement une visite à la reine d'Angleterre dans sa résidence d'Osborne. LL. MM. II. ne comptent faire aucune autre course en Angleterre, et conserveront le plus strict incognito pendant cette excursion.



\* \* Le prince Napoléon s'est embarqué au Havre à bord de la *Reine-Hortense*, commandant Selva, pour visiter l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Il garde le plus strict incognito.

\* \* M. le comte de Morny est arrivé à Paris, où l'avait précédé madame la comtesse de Morny. On assure que c'est parce que M. de Morny n'avait pas de résidence à Paris que la nomination du président du Corps législatif a été décrétée si promptement. De cette manière, M. le comte de Morny peut habiter l'hôtel de la présidence.

\* \* Voici le résultat du concours pour le grand prix de composition musicale :

1<sup>er</sup> grand prix : M. Bizet, élève de M. Halévy; cantate exécutée par MM. Jourdan, Bonnehée et mademoiselle Henrion. M. Bizet est, on se le rappelle, le lauréat du concours d'Offenbach. Offenbach cette fois n'a pas porté malheur.

2<sup>e</sup> grand prix : M. Collin, élève de M. Ambroise Thomas; cantate chantée par MM. Jourdan, Bonnehée et mademoiselle Lefebvre.

2<sup>e</sup> prix : M. Faubert, élève de M. Carafa; cantate chantée par MM. Barbot, Belval et madame Barbot.

Mention honorable : M. Cherouvrier, élève de M. Leborne; cantate chantée par MM. Armandi, Coulon et mademoiselle Dussy.

Un autre concurrent, M. David, élève de M. Halévy, était sur les rangs; sa composition a eu pour interprètes M. Ballanquière et mademoiselle Lhéritier.

La cantate choisie pour servir de thème aux jeunes musiciens avait pour auteur M. Burion, et était intitulée *Clovis et Clotilde*.

\* \* Le prix de 40,000 francs voté par l'Académie française sur la proposition de M. Empis, doit être décerné non pas à la comédie exclusivement, mais à l'*œuvre dramatique* en trois, quatre ou cinq actes, jugée la plus remarquable, qui paraîtra dans le cours de cinq années à partir de l'ouverture du concours.

\* \* Les deux candidats présentés à l'Académie des beaux-arts par la commission mixte chargée de ce soin, pour remplacer M. le marquis de Pastoret, sont le prince Napoléon et M. Vinet.

\* \* Les prix de certains tableaux faisant partie de l'Exposition des beaux-arts sont assez intéressants à connaître.

L'*Amour des fleurs*, de mademoiselle Mathilde Marquet, du théâtre du Gymnase, sœur de mademoiselle Marquet, de l'Opéra, a été acheté 4,500 francs par l'empereur.

Le *Raphaël et la Fornarina*, de M. Benouville, a été acheté 9,000 francs par M. Fould.

Le *Catéchisme*, par madame Émilie Browne, a été vendu 4,000 francs.

\* \* Un fort beau meuble de salon, ayant appartenu

à M. de Rothschild, a été poussé l'autre jour, aux enchères de l'hôtel Drouot, avec la dernière chaleur, par deux célèbres financiers, dont le plus entêté ou le plus prodigue l'a emporté enfin dans ce duel au marteau par une mise à prix de 40,900 francs. Il faut croire qu'il y avait dans ces fauteuils et dans ces chaises ayant appartenu au Samuel Bernard de ce temps, quelque chose de talismanique aux yeux de l'impétueux enchérisseur. D'ailleurs ce n'est pas cher si le meuble a gardé suffisamment de son opulence première, et s'il doit asseoir la fortune déjà très-joliment confortable de son heureux acquéreur. En tout cas, le fauteuil du roi Dagobert n'eût pas été plus vivement disputé entre les conservateurs des musées (s'il y avait eu des musées) de Neustrie et d'Austrasie.

\* \* La congrégation des *Sœurs de la Providence* de Ribeauvillé vient, dit-on, d'acquérir une des principales maisons faisant autrefois partie du vaste enclos de la commanderie de Saint-Jean à Colmar. Elle aurait également acquis la chapelle antique des chevaliers.

\* \* On annonce la mort de M. Fischhof, ancien directeur du Conservatoire de musique à Vienne, et auteur de plusieurs ouvrages sur l'art musical.

\* \* *Dred*, histoire du grand Marais maudit, dernier ouvrage de madame Beecher-Stowe, et dont on attendait vivement la traduction, vient enfin de paraître. *Dred* et l'*Oncle Tom* sont analogues par l'idée fondamentale. Ce second ouvrage de madame Stowe vient d'obtenir en Amérique et en Angleterre une vogue immense. *Dred* offre des beautés de premier ordre.

\* \* M. Dubois, ancien capitaine en retraite, vient de publier chez M. Dentu un ouvrage intitulé *les Cinq fléaux*. Ces fléaux sont le corset, le tabac, le jeu, les liqueurs fortes et l'agiotage. La partie la plus intéressante de son livre est notamment ce qui concerne le corset, dont il fait ressortir les désastreux effets pour la santé des femmes, et non-seulement pour la santé des femmes, mais encore pour la santé de leurs enfants. Combien de malheureux sont étiolés, boiteux, bossus, contrefaits, qui doivent leurs infirmités au corset de leur mère.

M. Dubois aurait pu ajouter que cette mode barbare du corset est nuisible même à leur beauté. Ainsi il est positif que les femmes comprimées et pétrées par le corset finissent, selon l'expression d'Alphonse Karr, par ressembler à un liquide qui se moule dans la carafe qui le contient, tandis que les femmes qui ne portent pas de corset conservent la pureté et la solidité de leurs formes. Je citerai par exemple les modèles d'atelier, qui souvent, jusqu'à un âge très-mur, peuvent poser devant les artistes.

\* \* On vient d'inaugurer la statue en bronze érigée en face de l'hôpital de Manchester à James Watt, l'inventeur de la machine à vapeur. Le maire et les mem-



bres du conseil municipal, auxquels s'était joint ce que la ville renferme de plus éminent en hommes de science, assistaient à cette cérémonie. Une grande affluence assiégeait les abords pour rendre hommage à l'une des plus grandes gloires de l'Angleterre. Watt est représenté assis. C'est une copie du marbre de Chantrey, dans l'abbaye de Westminster.

\*\*\* Le *Globe* annonce qu'une maison de Sheffield a reçu une commande de quarante tonnes d'acier roulé pour crinoline, et qu'il a été fait une commande de l'étranger pour une tonne par semaine pendant quelque temps.

\*\*\* Le *Medical Times* indique un moyen de prévenir les affreux accidents qui résultent si souvent de la communication du feu aux vêtements légers des dames. Ce moyen, d'une dépense insignifiante, consiste à rendre les robes des dames ou les étoffes pour les faire à l'épreuve du feu, en les trempant dans une solution étendue d'eau de chlorure de zinc.

Nous avons vu, dit ce journal, la plus fine batiste ainsi préparée et exposée à la flamme d'une bougie, se réduire en cendres sans la moindre flamme; et nous ayons appris depuis qu'une danseuse nommée Clara Webster a péri par suite de la communication du feu à ses vêtements sur le théâtre, que les robes de mousseline de toutes les danseuses, sur les meilleurs théâtres, sont rendues à l'épreuve du feu. Nos fabricants devraient prendre note de cela.

\*\*\* Le *Courrier de Varsovie* annonce que l'impératrice de Russie a daigné (raczyła) accoucher d'un prince qui a reçu le nom de Serge. Cela nous rappelle certain duc qui répondait à Marie de Médicis : « Ma femme accouchera quand il plaira à Votre Majesté. »

\*\*\* A Berne, la société protectrice des animaux a obtenu, dans une loi spéciale sur la matière, un article qui défend d'arracher les cuisses aux grenouilles avant de leur avoir coupé la tête.

\*\*\* L'empereur a décidé que le corps de son cousin, le prince Jérôme Napoléon, fils aîné de S. A. I. le prince Jérôme et frère de la princesse Mathilde et du prince Napoléon, serait inhumé aux Invalides. M. le colonel Henry, aide de camp du prince Jérôme, et M. l'abbé Doussot, ancien aumônier à l'armée d'Orient, ont été chargés de se rendre à Florence avec mission de ramener en France les cendres de Jérôme Napoléon.

Ce prince, né en 1814, est décédé en 1847, capitaine aux gardes du roi de Wurtemberg.



## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ : *les Compagnons de Jésus*, drame en cinq actes et quinze tableaux, par M. Ch. Gabet.

Tout le monde a lu cet émouvant récit qui a paru il y a quelques mois à peine dans le *Journal pour tous* sous ce même titre : *les Compagnons de Jésus*, tout le monde en a suivi les péripéties, conduites avec cet art du conteur que possède à un si éminent degré M. A. Dumas; il était bien tentant de voir revivre entourées du prestige de la scène ces figures déjà si vivantes dans le roman : Roland de Montrevel, son noble ami sir John Tanlay, sa belle et poétique sœur Amélie, sa mère si noble et si touchante, et enfin ce héros mystérieux de toutes les aventures, ce fier et romanesque Morgan, autrement dit le baron de Sainte-Hermine, si terrible à la tête de sa bande de bandits aristocratiques, si passionné et si tendre aux pieds de la douce compagne Amélie de Montrevel. Morgan est sans doute le personnage sur lequel se concentre l'intérêt de curiosité de cette espèce de légende de temps encore bien près de nous, mais Roland attire peut-être encore davantage la sympathie; il est aussi beau, aussi noble, aussi vaillant, et il n'aime pas et n'est pas aimé; mais que pourrions-nous dire à ce sujet qui vaudrait ces lignes du maître de la critique? Nous citons :

« Notre héros (nous parlons du jeune Roland) est un véritable héros de grand chemin, à la façon des romans de chevalerie. Il tient d'un côté à Don Quichotte, et, de l'autre côté, au chevalier du Soleil. Il touche aux Amadis, il touche à la Table Ronde. Il accomplit sans sourciller des exploits fabuleux, et cependant, voyez la chose étrange, il aime assez peu la gloire humaine, et il n'a pas de Dulcinée! Ainsi voilà, pour la première fois sans doute, un héros de roman inaccessible à la gloire, inaccessible à l'amour! Il se bat pour le plaisir de se battre et pour le bonheur de se faire tuer. Être mort, voilà sa vie! Il n'a pas d'autre ambition, pas d'autre rêve, et si vous lui demandez pourquoi cette incroyable fantaisie, il vous répondra tout net : Parce qu'il a un *anévrisme*! « Anévrisme! » est écrit en toutes lettres dans le roman de M. Alexandre Dumas, dans le drame de M. Gabet, et les plus fanatiques *réalistes*, les tristes et nauséabonds faiseurs de réalisme et de barbarismes ne trouveraient pas une excuse meilleure aux machines du colonel Roland : l'anévrisme!

» — Holà! disait un jour à Roland le général Bonaparte, il faudrait songer à vous marier, colonel Roland!

» — Et l'anévrisme? mon général.



» Il nous la donne belle avec son anévrisme, le colonel Roland! Dans le courant de ces deux tomes (*cou-rant* est le mot), il fait plus de mille lieues à franc étrier; il est à cheval toute la nuit et tout le jour; il parcourt toute la Bretagne à cheval; il en revient à cheval; il chasse à cheval; ou bien, s'il n'est pas à cheval, il se glisse, à la façon d'un serpent, dans un couloir immense qui mène d'une ruine à une caverne, en passant sous un tunnel! L'anévrisme! Ah! dieux et déesses! quel anévrisme! Une armée d'Arabes, un premier duel à bout portant! Un second duel à bout portant! Une nuit passée à la belle étoile chez les fantômes! Un voyage en Vendée à la suite du terrible Georges Cadoudal! Un combat de cent contre cent dans cette même Vendée! Une chasse à courre! Un ami, un Anglais fidèle et froid comme l'acier! Un petit frère amoureux de pistolets, de sabres et de carabines! Une mère adorable, mais nerveuse en diable, et qui se pâme au plus léger bruit, au premier prétexte! Une sœur, belle comme le beau jour, mais amoureuse d'un chouan, mariée à ce chouan, et qui le traite... à peu près comme Juliette Capulet a traité Roméo Montaigu! Un anévrisme! et vous croyez que je vais croire à cet anévrisme!... un gaillard qui est à lui seul toute une armée! Un anévrisme enfin, l'ami, le conseiller, le compagnon du 18 brumaire! Un anévrisme à côté du Premier Consul! Un anévrisme au passage des Alpes! Un anévrisme à Marengo!

» Telle est pourtant la puissance du fabuliste, et tel est l'irrésistible entraînement du conteur, que ces palpitations, ces fièvres, ces miracles de l'imprévu, cet anévrisme... enfantin, ces machines sans définition possible, et ces mystères sans issue, une fois que vous êtes engrené dans ces roues, dans ces poulies, dans ces rouages, dans ces visions, dans ces ténèbres, dans ce labyrinthe et dans ce palpitant tohu-bohu d'éléments si contraires, il faut suivre absolument le tourbillon qui vous entraîne. Il marche, on le suit; il parle, on l'écoute; il rit, il faut rire; il pleure, il faut pleurer. Comment fait-il? Quel est son secret? quelle fée, à son berceau, l'a doué de cette étonnante faculté de parler toujours, de marcher toujours, d'inventer toujours, d'amuser toujours? Demandez-le-lui, et pour peu que ce soit son secret, il vous dira, lui qui dit tout, volontiers ce secret-là.

Ces terribles, ces tendres, ces timides, ces charmants, ces sanglants, ces bien peignés, ces retors, ces naïfs, ces mystérieux, ces roucouleurs, ces effrontés compagnons de Jéhu, quand M. Alexandre Dumas vous les eut bien et dûment campés sur leurs jambes, l'épée au côté, le pistolet à la poche, le flacon à la narine et le poignard à la main, quand il eut bien disposé leurs boudoirs, leurs cabinets de parfums, leur caverne et leur réfectoire, éclairé leurs broussailles, expliqué leurs mystères et raconté leur agonie, ils vivaient certainement, ces héros de la belle saison, ces regains des mousquetaires, ces cousins germains de Monte-

Cristo, ces fabuleux, ces mystérieux, ces amidonnés compagnons de Jéhu, dans la ferme et galante espérance qu'après avoir fourni leur carrière de folies, de crimes et de belles actions dans le livre imprimé, ils auraient bientôt leur tour sur le théâtre! Ils devaient compter véritablement, tournés comme ils étaient, de façon à satisfaire une glace amoureuse, que leur père infatigable les traiterait comme il a traité MM. ses enfants Porthos, Athos, Aramis et les autres, et qu'en les voyant aimer, boire et combattre, ces diables à quatre et ces verts-galants, le théâtre après le roman leur dirait : Marchez, vivez, mourez dans le drame! Eh bien, non! M. Alexandre Dumas n'a pas répondu à toutes les espérances de ces nouveaux enfants de son génie, et les *Compagnons de Jéhu* ont partagé le sort de ces mères fatiguées qui ont donné le sein à de monstrueux enfants qu'elles ont nourris de leur lait, et qui envoient leur dernier enfant en nourrice. Il a fait ces héros de Jéhu, il ne les a pas mis lui-même au théâtre, il les a laissés prendre à qui voulait les prendre, et voilà comment vous avez eu, au bénéfice de madame Arnault-Naptal, les *Enfants de Jéhu* de M. A. Dumas, remis en lumière et portés au grand jour du théâtre par un autre homme que par M. Alexandre Dumas! Comment donc, il a fait le roman, il n'a pas fait le drame? Il a donné le jour à ces héros, et il les abandonne au beau milieu du chemin? Heureusement qu'il les avait fait si dramatiques, si grouillants dans l'action, si remplis de toutes sortes de passions bonnes, mauvaises, impossibles, que, même sous un souffle étranger, et même sous la main d'un novice, ils marchent, ils vivent, ils combattent, ils meurent, et même, ô miracle! ils se marient à leur belle, ces *Compagnons de Jéhu*! Allez-y voir! Pénétrez si vous le pouvez dans cette salle haletante de la Gaité; entendez ces frémissements, ces impatiences, ces spasmes, ces émotions, ces *anévrismes*, et demandez-vous si véritablement la main qui a pétri, tourné, contourné, arrangé, déjoué toutes ces passions, toutes ces douleurs dans le livre n'avait pas fait tout le drame aussi, sans le vouloir?

» Il y a là-dedans des scènes de sépulcres, de fantômes, de revenants... Il y a une certaine horloge qui donne en vibrations funèbres l'heure de minuit... Il y a des cachots, des ruines, des clairs de lune et des lanternes sourdes; il y a l'attaque de la diligence et l'ouverture des assises; il y a des rires, des mangeailles et des grincements de dents, que l'on a la fringale et le frisson. »

La pièce est montée avec soin, les décors sont fort beaux, en particulier celui qui représente le château des Noires-Fontaines vu au clair de lune; les ruines de la Chartreuse, avec sa mise en scène de fantômes, produisent un grand effet; le souterrain qui sert de retraite aux compagnons de Jéhu est très-habilement dessiné, il a un mystère et une profondeur qui préparent bien le spectateur aux émotions qui l'attendent.



M. Lacressonnière est un Morgan de Sainte-Hermine plein d'élégance, M. Aubray représente fort bien le vaillant et mélancolique Roland, M. Gauget a de la distinction dans le rôle de lord Tanlay, Les *Compagnons de Jéhu* ont tout ce qu'il faut pour lutter victorieusement contre cette saison d'été, si funeste aux pièces médiocres.

Nous sommes beaucoup en retard avec le Cirque de l'Impératrice.

Ces singes et ces chiens savants, dont le rare privilège était d'attirer la foule, sont partis pour d'autres lieux.

Le directeur les a depuis tous remplacés par un bipède de nouvelle espèce. Cela se dresse, se courbe, et rampe comme un reptile.

Ce diable de Wheal fait des choses vraiment stupéfiantes !

Puis, c'est M. Cooke qui se présente les pieds munis de patins. On cherche la glace de tous côtés. Il est bien question de glace vraiment ! Il ne patine pas comme tout le monde sur un grand étang gelé. C'est pour le premier venu, cela. Lui grimpe sur un mât, et se lance sur une corde horizontale, puis sur une corde oblique, avec une aisance qui vous donnerait le frisson. Sans la musique qui distrait un peu l'attention, on ne verrait que spectateurs, bouches béantes, dans la frayeur anticipée d'un accident que l'on redoute. M. Cooke se garderait bien de légitimer cette peur ; il se tuerait dans la chute ; il aime mieux suivre sa corde sur ses patins, le sourire aux lèvres, comme s'il était assuré sur le grand livre du destin. Quelqu'un lui demandait, après cet exercice dangereux, s'il ne craignait pas un accident ; il répondit avec une audace superbe :

— La corde qui doit manquer à mon patin n'est pas encore tressée !

Connaissez-vous ce divertissement vulgairement appelé l'échelle périlleuse ? Oui, n'est-ce pas ? Vous avez vu comment l'échelle étant couchée parallèlement au sol, trente pieds en l'air, un intrépide gymnaste s'y suspendait, en dessous, les mains accrochées aux barreaux. Il abandonnait tout à coup sa traverse. On poussait un cri dans l'arène, croyant que son corps, sujet aux lois ordinaires de la pesanteur, allait s'abîmer dans le vide et se briser. Avec un effort de reins, l'athlète avançait de deux brassées et saisissait une autre barre un peu plus loin. M. Hanlon fait mieux encore : ses écarts sont plus grands. On a froid en le regardant.

Aussi, quand les écuyères le remplacent avec les grâces de leur sourire et la souplesse de leurs poses, on se sent débarrassé d'un énorme poids.

N'oublions pas les *Chansons de Béranger* et le *Tremplin*, scènes attachantes par madame Bridges, MM. Loyal et Lavater Lee.

Décidément le Cirque de l'Impératrice est en pleine faveur. Malgré la chaleur, qui défend de s'entasser

dans une arène couverte, le public ne manque pas une représentation. Il est vrai de dire que l'espace là ne manque pas. La coupole est d'une telle hauteur que l'air circule comme en plein Champs-Élysées.

MAXIME TERMONT.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des **ROBERT MACAIRE**, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 fr. ; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal pour rire* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 44 fr. adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître ; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode ; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le **ROI DES ALBUMS**. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché : il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe ; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuette de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.